

Portrait :
Hubert Larcher
A man for all seasons

Par Bertrand Méheust

A man for all seasons

Le docteur Larcher est mort comme il a vécu. Il est parti sereinement, discrètement, entouré des siens, en organisant son départ avec la conscience et la méticulosité qu'il mettait en toutes choses.

À dire vrai, ceux qui l'ont connu ne parviennent pas à y croire. Cet homme trempé dans le granit, à qui il fut donné de survivre à l'épreuve des camps de la mort, semble avoir traversé la vie avec une sérénité que rien ne pouvait ébranler. Du coup, quand on pense à lui, on l'imagine toujours vivant. Hubert Larcher, par sa solidité, rendait tangibles ses propres convictions pour les gens qui doutent. Il donnait à percevoir l'éternité vers laquelle il tendait.

Je l'entendrai toujours me raconter comment il a survécu à Mauthausen, le camp de la mort par le travail. Quand les gardiens ont évacué le camp, les prisonniers, dénutris et affaiblis par les mauvais traitements et par le travail inhumain qu'on leur imposait, sont partis dans l'hiver glacial avec pour tout vêtement leurs pyjamas rayés. Dans ces conditions, leurs chances de survie étaient à peu près nulles. Alors celui qui n'était pas encore le docteur Larcher mais qui travaillait déjà à le devenir eut l'idée incroyable de mettre en pratique une solution utilisée par certains animaux dans des circonstances analogues : le soir, pour essayer de dormir, le groupe formait un tas. Les plus fragiles se mettaient au cœur de la pelote, les plus solides sur la périphérie affrontaient la rigueur de l'hiver, puis, quand ils étaient presque gelés, ils allaient se réchauffer au cœur de la pelote, et ceux qu'ils avaient revigorés prenaient leur place à l'extérieur. C'est ainsi que certains ont pu survivre. Hubert Larcher me l'a confié : l'idée que des pouvoirs inconnus sommeillaient en l'homme lui a été en partie suggérée par cette épreuve indicible, et il a travaillé toute sa vie à l'étayer.

Il a assumé la direction de l'IMI pendant la période la plus difficile de son histoire. La métapsychique était au creux de la vague, ignorée des médias et boudée (ou diabolisée) par l'intelligentsia. Pendant cette traversée du désert, Hubert Larcher, aidé par des compagnons de route comme Jean Guitton, eut le souci constant de transmettre le legs, la documentation, le questionnement et les moyens, sans jamais rien céder sur le fond. D'où une gestion que l'on pouvait percevoir comme austère et économe, parce qu'elle visait la durée. Nous avons souvent discuté de ce problème : fallait-il s'ouvrir aux médias pour rajeunir l'image de l'Institut et attirer un nouveau public ? Fallait-il recourir aux techniques modernes de communication ? Le docteur était, par nature et par analyse, opposé à cette option, ou, à tout le moins, méfiant à son égard. À tort ou à raison, il considérait comme secondaires les questions d'image qui travaillent aujourd'hui la recherche psychique, et qui consomment une partie de notre énergie. Il regardait de haut les techniques de la communication ; à ses yeux, ce que l'on gagne par ces concessions à l'esprit du temps, on doit le payer un jour ou un autre, et il persistait dans cette ligne parce qu'il était habité par la conviction que la métapsychique est porteuse d'une grande question qui traversera les siècles, et que ce qui importe avant tout c'est de maintenir intact son questionnement originel. Mais cela ne veut absolument pas dire que sous sa direction l'IMI s'est contenté de survivre. Malgré les difficultés que traversait l'Institut d'importants travaux de recherche ont été effectués pendant qu'il était directeur.

Fidélité, solidité, refus d'obtempérer aux sirènes de la communication, culture immense et précise, culte de la durée, nous avons assurément affaire à un homme d'un autre temps. Ou plus exactement à un homme de toujours, *a man for all seasons*. Il me plaît de penser que, dans l'Autre monde où il ne manque pas de se trouver, il suivra les travaux de l'IMI et continuera secrètement de lui infuser l'énergie et la sagesse dont il débordait.